Parler, c’est tricoter

Claude Hagège

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

ESSAI

Claude Hagège



Parler, c'est tricoter

l'aube

ESSAI

Claude Hagège



Parler, c'est tricoter

l'aube

Parler, c'est tricoter

La collection *l’Aube poche essai*
est dirigée par Jean Viard

Série *l’Abbaye du Jouïr*
animée par Jean Bojko

© Éditions de l’Aube et l’Abbaye du Jouïr, 2011
et 2013 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0350-9

« S’enivrer de savoirs, se griser de connaissances, s’abreuver d’interrogations, brasser des idées, faire pétiller l’esprit, le mettre en fête, tel est le programme de l’université des Bistrots qui s’associe avec plaisir aux éditions de l’Aube pour colporter cette devise selon laquelle *“il n’est point besoin d’estre triste pour estre sérieux !”*

Le menu de cette singulière université est concocté par les moines (malicieux) de l’abbaye du Jouïr qui s’adonnent à la mise en orbite, à partir des cafés, bistrots, auberges et autres estaminets du Morvan et de la Nièvre, de points d’interrogation destinés, disent-ils, à provoquer des éclats de conscience et tenter, ainsi, d’améliorer la vinaigrette sociale. »

Jean Bojko.

Danse, danse, ma jolie danse.
Danse, danse, mon esprit danse.
Celui qui danse chemine sur l’eau
Et à l’intérieur d’une flamme.
Federico Garcia Lorca.

Claude Hagège

Parler, c'est tricoter

éditions de l'aube

Du même auteur :

La langue mbum de Nganha (Cameroun) - phonologie - grammaire, Klincksieck, 1970

Le Problème linguistique des prépositions et la solution chinoise, Peeters, 1975

La Phonologie panchronique, PUF, 1978

La structure des langues, PUF, 1982, Que sais-je

L'homme de paroles, Fayard, 1985, Le Temps des Sciences ; 1996

Le français et les siècles, Odile Jacob, 1987

Le souffle de la langue, Odile Jacob, 1992 ; 2008

L'enfant aux deux langues, Odile Jacob, 1996

Le français, histoire d'un combat, Michel Hagège, 1996

Halte à la mort des langues, Odile Jacob, 2001

Combat pour le français, Odile Jacob, 2006

Le souffle de la langue, Odile Jacob, 2008

Dictionnaire amoureux des langues, Plon, 2009

Contre la pensée unique, Odile Jacob, 2012

Entrée

Je dois monter là-dessus ? Non, vraiment, je n'ai pas besoin d'être à un endroit d'où je domine. Je préfère être de plain-pied, P-L-A-I-N ! *(Il épèle).*

D'abord, je tiens à remercier les organisateurs de cette rencontre pour la rosette qu'ils viennent de me remettre. Merci pour cette rosette du Morvan. J'en suis extrêmement heureux. Du coup, je vais enlever ce ridicule colifichet (*Claude Hagège dégrafe la rosette de la Légion d'honneur qu'il porte à sa veste*) car je préfère votre rosette toute en chair, qui, bien que périssable, est bien plus impérissable que celle-ci. (*Il fourre la Légion d'honneur dans sa poche.)*

J'ai cru la circonstance solennelle, mais elle ne l'est pas, et je m'en réjouis. On s'amuse bien dans cette université.

Soit dit entre parenthèses, vous mesurerez l'amour que je vous porte, sachant que j'ai refusé, pour être parmi vous ce matin, l'invitation de quelqu'un qui se trouve au sommet de l'État, et qui fête à l'Élysée, aujourd'hui même, l'anniversaire de la francophonie. J'ai dit, au téléphone, à quelqu'un qui semblait être dans son antichambre :

« Veuillez m'excuser auprès du président de la République. Aujourd'hui, je dois répondre à une autre invitation qui m'est parvenue précédemment. »

Naturellement, si je m'étais trouvé dans une circonstance solennelle, j'aurais mis, pour flatter peut-être ceux qui portent la même, cette décoration que je viens d'empocher et que créa autrefois le Premier Consul, qui était Bonaparte et non encore Napoléon. Il dit, le jour où il la créa, d'où la faiblesse que j'ai de la porter quelquefois : *« C'est avec des hochets que l'on mène les hommes.* » Ceci *(Claude Hagège brandit l'énorme saucisson qui lui a été remis)* n'est pas un hochet, et c'est pourquoi je l'accepte avec bonheur.

Cela étant dit, de quoi voulez-vous que je parle ?

Je pourrais partir du nom du doyen de cette université. En dépit ce qu'il m'a dit sur l'étymologie de son nom, *Bojko*, nous pouvons suivre deux pistes. Pour ce qui est de la première : en effet, dans les langues slaves « *Boj* » veut dire *crainte* ; par conséquent, il pourrait, ne lui en déplaise, se considérer comme un pleutre. Mais je rappelle, tout le monde le sait, qu'en russe comme en tchèque, comme en ukrainien, comme en biélorusse, comme en slovaque, comme en serbe, comme en croate, comme dans toutes les langues slaves, *« boʒ»* est la racine de *« dieu »*.

Et le dieu en question – qu'il existe, auquel cas on lui demandera de faire mieux, ou qu'il n'existe pas, auquel cas on priera pour son âme –, c'est celui qui peut avoir donné naissance à votre divine inspiration en créant ici, dans la Nièvre, cette université des Bistrots. (*Applaudissements.*)

Me voici donc, ici, en Morvan. C'est bien cela ?

Aleurs bon, j'pourrais c'mincer par dire… que les langues régionales me sont aussi chères que toutes les autres langues. Elles me sont chères et je le disais, il n'y a pas longtemps, à un de mes étudiants qui voulait étudier une langue des fins fonds de la Sibérie, et à un autre qui voulait se rendre en Amazonie brésilienne pour étudier le yanomami, une langue tribale menacée d'extinction par les entreprises coupables du gouvernement de Brasilia, bien qu'il soit dirigé par un homme éminemment sympathique.

Je suis naturellement favorable à ces nomadisations ; moi-même, je continue à traîner mes guêtres dans le monde entier pour débusquer des langues, et lorsqu'elles sont, hélas, en voie de disparition, pour vite les recueillir des lèvres des informateurs qui, souvent, ne résistent pas à cette interrogation, car très âgés et malades, ils disparaissent quand je pars pour convertir mes notes et mes CD en une grammaire et un dictionnaire afin que la langue ne soit pas totalement éteinte.

À propos des langues régionales de France, je disais donc à mes étudiants qu'il suffit d'aller au Pays basque pour entendre une langue dont l'exotisme est évident et frappant. Nous ne savons pas d'où vient le basque ; c'est une langue étrange : nous l'appelons ergative. Car c'est une langue dans laquelle on ne dit pas *« le père a pris le livre »* mais *« par le père livre pris »*. Autrement dit, ce qui est le sujet dans la plupart des langues est ici un complément d'agent. C'est une langue extrêmement exotique. Comment les Basques ont-ils réussi à la préserver ? Je ne le sais pas. Ils ont réussi à maintenir leur langue en dépit de fortes pressions exercées sur eux et sur leur culture par les langues des États-nation qui les entourent, le français et l'espagnol.

Me voilà parti sur les langues régionales, mais est-ce que c'est de cela que vous vouliez que je parle ? Mais enfin, quel est le sujet ?

Bien… l’amour des langues.

L’amour des langues, votre serviteur en est habité depuis la plus petite enfance et en importuna ses parents. Parents que je chéris et continue de pleurer tant ils ont été bons pour moi et tant ils ont rendu heureuse mon enfance.

Mes parents m’ont structuré fortement par leur amour, et, notamment, ils ont accepté cette folie qui m’habite depuis l’enfance. Car je ne leur demandais pas de soldats de plomb ou autres jeux conventionnels, dont les jeux électroniques qui commençaient à apparaître. Dès que j’ai su déchiffrer quelques éléments de la langue principale de l’école, qui était le français, je n’ai voulu que des grammaires et des dictionnaires, et bientôt des enregistrements. Alors, mes chers parents ont commencé, quand j’avais quatre ou cinq ans, par me montrer à un psychiatre. Celui-ci a été formel : *« L’enfant est parfaitement normal. »*

Il se trouve simplement que je suis – et je souhaite à tout le monde de l’être comme moi, parce que c’est un secret du bonheur – un homme habité !

Un homme ou une femme habitée, ce n’est pas quelqu’un qui a une monopassion ridicule et qui en oublie le reste du monde. Dans le cas des langues, c’est tout juste le contraire, car les langues nous ouvrent à tout le monde. L’amour des langues, c’est l’amour des gens.

On dit qu’un homme ou une femme sont habités quand ils ont une immense passion pour quelque chose qui relève du savoir, ou même d’ailleurs d’autre chose que le savoir. On peut avoir la passion du vin par exemple, ou d’autres passions, quelles qu’elles soient. Mais, pardonnez-moi au nom de ceux qui en raffolent : pas des animaux domestiques ! Les animaux domestiques n’ont pour moi aucun intérêt, d’aucune sorte. Et je dis cela en dépit de ce que peuvent affirmer les concierges qui s’en éprennent. Il n’y a aucune espèce de communication, d’aucune sorte, avec les animaux domestiques. Aucun intérêt. Je ne vais pas, ici, essayer d’en faire la démonstration, car je sais que leurs amoureux me fourniraient des contre-arguments tout aussi grotesques les uns que les autres.

J’ai donc été habité très tôt par l’amour des langues, et je le suis toujours.

J’ai fait un grand nombre de terrains et je continue d’en faire.

Ce qu’on appelle terrain, c’est un travail financé par un organisme de recherche comme le CNRS, et qui consiste à se rendre en des lieux lointains où se parlent encore des langues peu ou pas étudiées, et le plus souvent menacées ou en voie d’extinction. Il est bien évident que jamais un linguiste n’irait faire de terrain sur l’allemand, sur l’italien, sur le français, sauf peut-être sur certains dialectes du bourguignon. *(Il esquisse un sourire de connivence.)*

Il s’agit essentiellement de langues tribales menacées d’extinction par la très forte pression de langues de vaste diffusion ; langues menacées comme celles que vous évoquez sur les étiquettes qui ont été distribuées à l’entrée de cette salle.

Ne pensez surtout pas que je prenne la défense de la langue française, car je ne *défends* pas, je *promeus* la langue française comme beaucoup d’autres langues menacées par l’insupportable impérialisme d’une langue que je récuse d’un bout à l’autre, et que, comme vous voyez, je ne nomme même pas.

J’ai donc traîné mes guêtres à travers un certain nombre de pays du monde et cela a donné six monographies sur autant de langues.

L’une se situe au centre du Cameroun, sur le plateau de l’Adamawa ; les langues s’appellent le « mboum » et le « ticar ».

Une autre est une langue amérindienne de l’extrême ouest de la Colombie britannique, au sud-ouest du Canada et au nord-ouest de l’État de Washington, ainsi que dans l’Oregon, au nord-ouest des États-Unis ; elle s’appelle le « comox ». C’est une langue en voie d’extinction, gravement menacée, comme les tribus indiennes. Indiens qui sont les seuls authentiques Américains bien entendu, puisqu’ils étaient sur place avant l’arrivée des Blancs, envahisseurs et assassins. Vous savez que c’est l’origine même des États-Unis, qu’on le veuille ou non. Évidemment, je demande l’absolution de tous ceux qui sont épris de ce « grand pays démocratique et ami ».

J’ai donc étudié cette langue amérindienne menacée d’extinction. À vrai dire, elle l’est depuis longtemps ; je l’ai étudiée il y a une dizaine d’années, et elle est toujours menacée d’extinction, mais encore vivante malgré tout.

Je suis ensuite allé étudier une langue du sud de l’île de Mindanao, la plus méridionale des Philippines, largement islamisée, alors que

dans le reste de l'archipel, ce sont des chrétiens qui dominent (on y trouve aussi quelques bouddhistes et animistes). Cette île s'appelle Palau et j'ai étudié le palau, sur lequel j'ai aussi fait deux monographies : un dictionnaire et une grammaire.

Ensuite, je suis allé dans le monde arabe, naturellement pas pour étudier l'arabe lui-même dans ses variantes, mais pour étudier un dialecte auquel on s'est peu intéressé, un dialecte très africanisé, l'arabe du Tchad.

Un autre de mes terrains de prédilection a été celui des dialectes chinois. Pas le mandarin lui-même, bien sûr, pas non plus le cantonnais ni le shanghaïen, car ces trois grandes langues sont abondamment décrites depuis très longtemps, et n'avaient nul besoin du chercheur Hagège pour être décrites de nouveau. En revanche, je suis allé dans les montagnes du Sichuan, au sud-ouest de la Chine, et je me suis mis à l'étude d'un des dialectes de ce lieu, qui appartient, en fait, à l'ensemble du chinois du Nord.

Voilà donc les terrains que j'ai faits. Je suis prêt à en faire d'autres. Depuis très longtemps, je gémis pour obtenir une mission du CNRS dans le Caucase, car j'aimerais étudier les langues du Daghestan, plateau très compartimenté, très élevé, au climat extrêmement rude, sur lequel se parlent des langues extrêmement différentes les unes des autres. Nous les regroupons, nous les linguistes, sous le nom de langues caucasiques, mais c'est évidemment un aveu d'impuissance ou d'ignorance, car cette désignation est purement géographique. En fait, du point de vue génétique, et même du point de vue typologique, ces langues sont extrêmement éloignées les unes des autres. S'il s'avérait qu'elles n'ont aucune parenté, il faudrait renoncer à parler de langues caucasiques.

Je suis parfaitement déterminé à poursuivre ce travail de terrain.

La raison en est très simple : j'ai décidé que chaque nouvelle année, j'ai un an de moins et non pas un an de plus. Ce qui a fait dire un jour à une de mes étudiantes malveillante que je voulais sans doute parler d'un an de moins « à vivre ». Je dis donc désormais que je rajeunis d'un an chaque année.

Ayant été, autrefois, un peu âgé, et devenant aujourd'hui de plus en plus jeune, je vais aller de mieux en mieux, ma force physique me le permettant, pour entreprendre dès que possible un terrain au Caucase d'où je reviendrai, comme le poète Joachim du Bellay, riche d'expériences nouvelles, « plein d'usage et raison », dit-il.

Vous remarquerez que j'ai refusé de déjeuner. Devrais-je perdre ma ligne en passant mon temps dans des agapes ?

Cette passion pour les langues, c'est une passion pour les gens.

Les langues ne sont pas belles en soi ; ce ne sont pas des univers clos, ce sont des modes d'approche. Car je persiste à croire que sans le

soutien des mots, des langues, de ces ***magies du dicible*** qu'elles sont toutes, il n'y a pas de vraie communication. Mais enfin, j'admets que l'on m'affirme le contraire, à condition que l'on me démontre que les coups d'œil, les gestes et un certain nombre de comportements autres que linguistiques peuvent être porteurs de messages précis, à décoder avec un sens qui rallie tous les suffrages, c'est-à-dire sur lequel tout le monde soit d'accord. De cela je doute fortement.

En revanche, quand vous dites quelque chose, en principe, cela est compris par tous les locuteurs de la même langue. Mais les langues servent aussi à mentir, à cacher la vérité, et c'est un usage que l'on fait volontiers au sommet de l'État – et des États en général – et qui consiste à dire le contraire de ce que l'on pense, à faire des promesses que l'on ne tiendra jamais. Elles peuvent nourrir les *« chansons de menteries »,* genre médiéval répandu en France, en Italie, en Occitanie. Dans ces chansons, on dit, d'un bout à l'autre, le contraire de ce que l'on devrait dire. Mais les langues sont aussi les supports de paroles véridiques, dès lors qu'on en prend le parti.

Tout cela signifie que je crois à la force des langues et à celle du langage.

Ceci n'est pas un cours, mais permettez-moi de vous rappeler une petite distinction. Distinction que je fais en début d'année aux étudiants qui ont eu la naïveté, la bonté ou l'ingénuité de prendre le cours de linguistique sans savoir ce que ce serait, et notamment qu'on s'y amuse, certes, mais aussi qu'on y apprend.

Dans un cours de linguistique, on s'amuse, et surtout on aime, tout simplement ! Celles et ceux qui trouvent cette discipline austère découvrent vite qu'elle est aussi génératrice de volupté.

M'adressant, donc, à mes étudiants et à mes étudiantes, je précise que le langage ne doit pas être confondu avec les langues. Le langage est une aptitude définitoire de l'espèce, tandis que les langues en sont les manifestations historiquement et socialement situées dans tel ou tel pays, portées sur leurs fonts baptismaux – et souvent comme des étendards d'affirmation – par telle ou telle nation.

L'Europe de 1848 a, tout entière, été traversée par des mouvements de contestation de la pression politique énorme exercée par les trois grands empires : l'Empire ottoman, l'empire du Tsar et celui des Habsbourg d'Autriche. Ainsi, le tchèque, le hongrois, le slovaque, le roumain, le bulgare, et un certain nombre d'autres langues qui étaient tenues sous le boisseau par l'emprise de ces empires dictatoriaux, se sont exprimées, et à travers elles les nations liées à ces langues. Les langues sont aussi des instruments de revendication nationale. Elles le sont, à l'évidence, pour les usagers de langues régionales menacées, en France même, par exemple l'occitan, dans ses quatre variantes, le provençal, le languedocien, le limousin et le gascon. Les langues régionales sont menacées ailleurs : les Kurdes et les Tibétains revendiquent la reconnaissance de leur langue, face respectivement au turc (ainsi qu'à l'arabe et au persan) et au chinois, par exemple. Quand on va à Lhassa, où je suis allé, on s'aperçoit, hélas, que les Tibétains sont à ce point sinisés que leur langue est, de fait, le chinois. Il n'y a plus guère que dans les lamaseries, où sont éduqués les lamas, que l'on use encore du tibétain, essentiellement pour lire les textes bouddhiques.

Le kurde est, lui aussi une langue revendicatrice, qui a l'inconvénient d'être à cheval sur au moins quatre frontières : l'Irak, la

Turquie, la Russie, l'Iran. Par conséquent, l'unité politique des Kurdes dispersés sur quatre pays est rendue très difficile. Mais ce qui fait le lien entre eux, c'est précisément leur langue : le kurde.

Les langues sont des instruments de communication qui nous permettent de transmettre un message quand nous sommes émetteurs (ou locuteurs), et de le recevoir quand nous sommes auditeurs. Alors que le langage est la caractéristique de l'espèce.

Le langage est une caractéristique définitoire. Pourquoi ?

Nous savons très bien que les derniers anthropoïdes, qui sont encore simiesques, sont totalement identiques, en termes morphologiques, aux premiers hominidés, qui sont déjà humains. Qu'est-ce qui les distingue ? Le langage, bien entendu !

Les premiers n'ont pas dans leur génome l'aptitude au langage alors que les seconds l'ont, et cela bien avant qu'elle ne se résolve en langues différentes.

On situe approximativement la « naissance » de l'espèce humaine à moins 2 800 000 ans, dans cette région d'Afrique proche des grands lacs, cette corne où l'on trouve aujourd'hui la Somalie, le Kenya et l'Éthiopie.

La raison pour laquelle je suis pour l'idée d'un polygénétisme des langues humaines, c'est que dès l'apparition de l'espèce, le rift, dont nous voyons encore quelques traces, a eu pour effet de créer une faille qui a entraîné quelque chose de très grave : la niche écologique dans laquelle avait pu naître l'espèce humaine grâce à un certain nombre de facteurs favorables, telle l'abondance des gibiers et des points d'eau, est devenue une niche mortifère. Tout s'est asséché, est devenu invivable, et a été remplacé par une savane à peine arborescente. C'est pour cette raison que l'espèce humaine, à peine née, a dû, pour survivre, quitter ces lieux et se déplacer, parfois très loin. C'est ainsi que la culture dite des galets aménagés, nous la retrouvons dans la vallée du fleuve Jaune, c'est-à-dire la région de Pékin (d'où le nom d'*Homo pekinensis* utilisé par les paléoanthropologues).

Contrairement à ce que racontent les religions qui, toutes, pour des raisons évidentes, nous présentent une langue unique dont toutes les autres seraient issues, je crois au polygénétisme, qui s'oppose au monogénétisme. Les langues humaines, quand elles apparaissent, c'est-à-dire bien après cette migration évoquée plus haut, sont déjà distinctes. Je ne crois en rien que les langues d'aujourd'hui soient issues d'une seule et même langue d'origine. Les religions naturellement s'en satisfont, parce que cela les favorise. Pensez donc ! Une seule et même langue attribuée à l'espèce par la transcendance divine. Je n'y crois pas. J'en veux pour preuve l'immense diversité des langues du monde.

Nombre de langues sont menacées.

Vous avez distribué à l'entrée de cette Université, et cela me réjouit le cœur, un certain nombre d'étiquettes (je ne dis pas « badges » !) où sont inscrits les noms de très nombreuses langues. Un grand nombre de celles que vous avez mentionnées sont ou bien en voie d'extinction ou bien déjà mortes, qu'elles soient amérindiennes, caucasiennes, paléosibériennes ou africaines. Certains de ces noms ne sont pas des noms de langues, mais de familles de langues. Ainsi, les langues omotiques, près du lac Omo, qui sont un ensemble de langues, et non une langue unique.

Toutes ces langues sont menacées par la pression qu'exercent sur elles les langues de vaste diffusion mondiale. Quelles sont ces langues menacées ? Je ne vais pas toutes vous les mentionner, car il me faudrait des heures. Moi, ça ne me fatiguerait pas, mais vous, vous en sortiriez épuisés.

Quoi qu'il en soit, je ne remonterai pas au-delà de la Renaissance, lorsqu'un vieux fou de marin génois finit par obtenir d'Isabelle de Castille qui, avec son mari Ferdinand d'Aragon, venait d'achever la *Reconquista* de l'Espagne sur les derniers émirs arabes, les caravelles dont il rêvait depuis longtemps. Et ce fou s'en va découvrir ce qui n'était pas les Indes. Voilà notre histoire, et nous sommes aujourd'hui soumis à l'insupportable et gigantesque pression d'un des pays issus de cette entreprise. Et ce fou va débarquer sur une île qu'il va nommer Hispaniola, et où se situent actuellement Saint-Domingue et Haïti.

Seulement voilà : ce fou entouré de savants curieux, de navigateurs de génie, d'aventuriers en quête de découverte de nouveaux continents, va être suivi par de cupides nobliaux de Castille, issus de régions d'Espagne extrêmement pauvres, accompagnés d'une troupe d'hommes bardés de métal, que les premiers Aztèques rencontrés prirent pour des dieux.

Cette communauté (qui ne pratiquait pas de sacrifices humains par cruauté ou par barbarie, mais simplement parce que, croyant au soleil, elle lui offrait les âmes contenues dans le cœur des prisonniers vaincus) avait en effet malheureusement consulté les devins vers 1515, à peine avant l'arrivée des *conquistadores*. Cela complète un certain nombre de signes que les Aztèques interprétèrent comme étant ceux de l'arrivée du divin.

Au bout de quelque temps, et après avoir fait alliance avec eux, l'empereur aztèque a pris conscience de l'immense cupidité de ces barbares qui venaient tailler en pièces son empire. Il a, un peu trop tard hélas, dressé une armée pour répondre aux attaques des Espagnols, de ces nobliaux de Castille avides !

En ce qui concerne les langues, on sait que les langues indiennes, avant l'arrivée des premiers Espagnols vers 1515, étaient, pour le seul Mexique, vite appelé Nouvelle Espagne, plusieurs centaines. Or en

1570, il n'en restait plus qu'environ cent. Autrement dit, les langues sont mortes par centaines. Les langues sont mortes avec les gens.

L'invasion de ce qui devenait l'Amérique latine fut un véritable génocide. Les autochtones ont péri non seulement à cause des massacres et des maladies importées, mais aussi parce qu'ils ont pratiqué le suicide et l'abstinence sexuelle. Quand une population en arrive là, et ce à très grande échelle, c'est que le désespoir la ronge en profondeur. Ne croyant plus aux dieux qui l'ont trahie, ne croyant plus à la vie, elle cesse de se reproduire, et finit par disparaître.

Nous touchons là à ce que peut être la mort des langues.

La pression de certaines langues est redoutable. Dans le cas particulier de l'anglais, nous avons affaire à quelque chose qui est lié non seulement à la suprématie économique des États-Unis, mais aussi à celle d'autres pays anglophones industrialisés, comme l'Angleterre, l'ouest du Canada ou l'Australie. C'est parce que ces pays sont riches et puissants que la pression de leur langue est immense. Ce n'est pas celle d'une langue en soi, innocente par nature, c'est celle de la langue de pays dominants et qui ont toutes raisons de maintenir cette pression de façon constante.

Si certaines langues sont menacées, la cause en est élémentaire. Les parents indiens, les parents usagers des langues amérindiennes dans les structures tribales des États-Unis et du Canada, au lieu de transmettre leur langue indienne à leurs enfants, envoient ces derniers à l'école anglophone la plus proche. Pourquoi ? Mais parce qu'ils considèrent que les langues indiennes n'assureront pas un avenir social, une insertion professionnelle, à leur progéniture. Sans même que le pouvoir les sollicite, ils décident d'eux-mêmes quelque chose d'affreux, qui est le principe même de la mort des langues, à savoir le défaut de transmission.

Vous connaissez cela en France : quand un paysan occitan, basque, breton, renonce à transmettre sa langue, en général pour les mêmes raisons, c'est le processus de mort d'une langue qui s'amorce.

J'ai fait allusion à la grande diversité des langues, et tout à l'heure, à la faveur des questions de votre part, je répondrai volontiers sur les langues les plus diverses, dans la mesure évidemment de mes modestes connaissances. Parler de modestes connaissances n'est pas ici une fausse modestie, ni une coquetterie de vaniteux. Je n'ai que de modestes connaissances pour une raison très simple : la condition du chercheur – et c'est ce que je suis –, c'est que, même quand ses connaissances ne cessent de croître, à mesure qu'il voit les mystères de son domaine se dissiper, du même coup, il en voit d'autres s'épaissir. C'est ça, la condition du chercheur.

Je veux m'attarder sur le français. Vous êtes différents de ceux auxquels il m'arrive de m'adresser, et qui me paraissent mériter une certaine sévérité. Il me semble que vous ne la méritez pas, car vous faites exception dans un paysage que je trouve somme toute assez

triste. Il me semble, en effet, que les Français ne lisent pas, ou ne lisent plus, et que par conséquent la déculturation est très forte dans ce pays. Mais enfin, quand je rencontre des libraires, j'entends des voix disparates. Quoi qu'il en soit, je me suis permis d'affiner un certain nombre de termes et de réparties à l'adresse des autres.

Par exemple, autrefois, j'exprimais ma fureur dans un wagon de train ou dans l'antichambre d'un médecin, là où les gens attendent et ne font rien, ***n'ont pas de livre !*** Par conséquent, ils font ce que l'on fait quand on n'a pas de livre : ils vous dévisagent ! Et évidemment, quand ils sont deux ou trois, ils commencent à dire des choses sur vous. Et comme ils ne savent rien de vous, comme ils n'ont pas la moindre clé de vous, ils disent n'importe quelles idioties, naturellement ! Par le passé, je réagissais violemment à cette absurdité de gens qui dévisagent du fait même qu'ils n'ont rien à lire, mais maintenant j'ai mis au point une façon plus douce de dire les choses et je susurre : « Ooooooohhh ! Vous devez être très malheureux sans lecture. » Les voilà qui se demandent, alors, à quel fou ils ont affaire, mais ils finissent par comprendre.

Parenthèse où il est question des animaux

Permettez-moi encore une petite parenthèse où il est question des animaux domestiques dont les propriétaires m'énervent, comme vous le savez ! Avec toutes les heures qu'on y investit – autant d'heures perdues pour la lecture ! – je réagissais violemment, mais aujourd'hui, je m'y prends de façon différente et je dis : « Oooooohhhhh, cet animal serait tellement bon en steak ! » Les rares fois où un dialogue s'engage à la suite et où l'on me demande pourquoi je dis cela, je réponds : « Eh bien, écoutez ! Un milliard et demi de Chinois mangent et apprécient la viande de chien. Oui, relativité des cultures ! Vous aimez votre chien ? Qu'un Chinois débarque ici ! Il ne va pas comprendre pourquoi ce qui est chez lui un animal de boucherie est ici un animal de compagnie. » Je ne cherche pas à offenser ceux qui aiment les chiens. Je les respecte, même s'ils m'énervent. Sachez aussi que je m'incline devant les propriétaires des différents animaux que l'on utilise à la campagne, ou qui sont utiles à l'économie. En revanche, quand ce sont uniquement des animaux d'apparat, c'est-à-dire avec lesquels on noue je ne sais quelle relation, monstrueuse en fait, car nous, nous nous sommes éloignés de ces espèces animales au cours de l'évolution de notre propre espèce, je m'étonne devant ces relations, qui, me dis-je, nous ramènent à nos origines animales les plus lointaines. Car nous sommes devenus ce que nous sommes en nous éloignant de tout ça ! Quand on m'avance qu'il y a dans un animal intelligence et sensibilité, je dis oui, naturellement, parce qu'il y a mimétisme. Votre chien finit par vous ressembler. Si vous êtes complètement idiot, il vous ressemblera par sa bêtise ; si vous êtes intelligent, il y aura une forme de mimétisme de votre manière intelligente de voir le monde. Le langage, « qui caractérise l'espèce humaine », ne caractérise aucune espèce animale. Certaines espèces ont quelque chose de vertigineusement distant, mais tout de même comparable à l'espèce humaine : ce sont les dauphins et les chimpanzés, c'est-à-dire les animaux domesticables mais non domestiqués, dont je verrais cette fois avec bienveillance qu'on en ait le culte. Mais qui me fera le plaisir d'avoir un chimpanzé ou un dauphin chez lui ? Eux, ce sont des animaux intelligents ! Pourquoi possède-t-on des animaux stupides ? Bien, je ferme cette parenthèse.

Passons au français, si vous le voulez bien.

Nous avons donc affaire à une pression immense exercée par l’anglais. Cela a pour conséquence que même les grandes langues de l’Occident sont menacées. L’espagnol, le français, l’italien, l’allemand, sont tout autant exposés que des langues de moindre diffusion mondiale et de moindres capacités de résistance à l’énorme pression de l’anglais. J’examinerai plus précisément le cas de la France.

La France, paradoxalement, semble être le pays du monde où l’on aime le moins le français. Quand je cite autour de moi, y compris à mes étudiants, l’O.I.F., personne ne sait ce que c’est. Il s’agit bien sûr de l’Organisation Internationale de la Francophonie. Même aux gens de moyenne ou de bonne culture, ce sigle est totalement opaque. Ils se moquent bien de la promotion de la langue française ! Et n’en sont d’ailleurs pas informés.

Ceux qui lisent *Le Monde* ont pu voir le 9 mars 2010 un article de votre serviteur, qui s’intitulait « Identité nationale et langue française ». La langue française est évidemment une composante nucléaire de notre identité. Mais les gens, en France, s’en désintéressent complètement. Pourquoi ?

Parce qu’on observe, en France, une telle fascination de tout ce qui est américain, que les gens finissent par oublier que la culture et la langue françaises fondent pour une large part notre profil national. Je ne caricature qu’à peine. C’est le cas d’un grand nombre de Français, à l’exception d’une minorité. Minorité qui bien sûr est destinée à s’étendre, ce à quoi je contribue modestement. Cette fascination pour tout ce qui est américain est franchement, aujourd’hui, en train d’atteindre les limites du grotesque.

Cela vient aussi d’autre chose. C’est que, comme le dit volontiers une certaine « élite », un certain nombre de Français ne se sont pas dépris de l’idée que la diffusion du français, ou sa vocation de langue d’importance mondiale, est celle d’une langue qui a accompagné des épisodes de domination coloniale inacceptable. Soit. Ceci n’est pas complètement faux. Mais cette vision n’oublie qu’une chose, capitale : c’est qu’au moment où le gouvernement, celui de de Gaulle, au début des années 1960, a entrepris des négociations d’indépendance avec les États de ce qui était encore l’Union française, et où ces négociations ont finalement abouti à leur indépendance, il s’est produit un phénomène très étrange. C’est que ceux-là même qui avaient combattu la France pour accéder à l’indépendance, tels L. S. Senghor, H. Bourguiba et d’autres, ont ensuite défendu le français. De Gaulle, vite informé dans les années 1960, de ce qui se construisait a réagi très prudemment, en soulignant dans un bref discours : « La France voit d’un très bon œil votre entreprise, et vous apporte sa solidarité. » Il avait très bien compris que si, dans le contexte de la décolonisation, il s’était engagé de manière véritable, indiscrète, insistante dans ce qui

commençait à être une promotion du français par ceux-là même qui avaient combattu la France, il aurait été immédiatement suspecté de s'en saisir comme d'un levier de néocolonialisme ; et par conséquent, toute son œuvre aurait été vouée à l'échec.

C'est la raison pour laquelle, par un paradoxe de l'Histoire, la lutte francophone est totalement autre que française. Elle a été inventée, engagée, et continue largement d'être portée, par soixante-dix États et régions, dont la France fait aujourd'hui naturellement partie. Car beaucoup plus tard, elle a compris qu'elle ne pouvait pas être absente d'une organisation dont le but est la promotion d'une langue qui a pour berceau la France. Dans ce contexte-là, quand on entend certaines élites françaises parler du français comme d'un fardeau et s'en défendre parce que c'est une langue coloniale, la réponse que je leur donne est : écoutez, vous pourriez avoir raison, mais comment expliquer, dans ce cas, que ce soient précisément des pays coloniaux à peine décolonisés qui soient les artisans de l'entreprise de promotion du français ? Ce sont eux qui ont agi, et non pas la France, qui, encore une fois, s'est tout d'abord tenue tout à fait à l'écart de cette initiative. Dans ces conditions, nous voyons bien, je le répète, que *le pays où l'on aime le moins le français, c'est la France*.

Le ministre des Affaires étrangères vient de proposer la création d'un institut Victor-Hugo. Mais cet institut n'est autre qu'une réponse hâtive de la France à l'immense volonté de répandre son identité par sa langue, qui est celle de l'Espagne à travers les instituts Cervantes, du Portugal à travers les instituts Camões, de la Chine à travers les instituts Confucius, et enfin de l'Allemagne à travers les instituts Goethe. Le paradoxe est que tous ces instituts, mis en place par des pays qui essaient aujourd'hui de promouvoir leur langue et leur culture en dépensant beaucoup d'argent, sont eux-mêmes une réponse à ce qui existait bien avant, et qui était l'époque heureuse où la langue française était une affaire politique, où le français était fortement porté comme une langue à vocation mondiale.

Or, à mesure que le temps a passé et que l'on s'est américanisé de plus en plus, l'État et ses gouvernements successifs se sont désinvestis de cette entreprise de promotion de la langue. Et la France tente, bien tardivement, de réparer cela avec la création de l'institut Victor-Hugo. Rendez-vous compte ! Je crois même avoir entendu un ministre français dire que le français est une langue en déclin ! On a affaire ici à un désaveu public, au sommet de l'État, de l'entreprise de promotion du français, alors même que le reste du monde fait des efforts. Nombre de pays veulent intégrer l'O.I.F. Mais les Français eux-mêmes sont les derniers à s'y intéresser.

Ou plutôt, je le répète, ils sont fascinés par ce qui est américain ! Ils méprisent leur propre langue, qu'ils considèrent comme une langue

coloniale, ce qui est une absurdité contredite par les faits, ou ils s'en désintéressent par manque d'information. Voilà la situation. Dès lors, il faut savoir exactement quel type de combat mener. J'ajoute que l'entreprise de promotion du français n'est pas du tout une entreprise qui veuille se donner pour but de supplanter l'anglais. Les membres de l'O.I.F ne sont pas si sots. Il est question, bien plus finement, de proposer un autre choix.

Ce sera là mon dernier mot : la francophonie est, au-delà de la promotion de la langue française, la seule entreprise de promotion de la diversité dans le monde d'aujourd'hui, puisque le français est présent sur les cinq continents.

(Applaudissements.)

Questions du public

Que pensez-vous des langues comme le verlan ou le créole ?

Je peux parler au nom de tous les linguistes et dire que nous adorons l'argot, le verlan, le créole. Pourquoi ? Parce que ce sont des créations spontanées extrêmement importantes. Les linguistes ne sont pas des puristes, vous le savez !

Certes, mon mode d'expression peut paraître un peu littéraire, un peu recherché ; c'est la langue que j'ai apprise, et je n'en ai pas d'autre. Petite parenthèse : je dis « la langue que j'ai appri***-se*** », alors que beaucoup de gens ne font plus aujourd'hui l'accord. Il peut paraître aujourd'hui un peu archaïque. C'est la langue que j'ai appri**se**, mais pas un instant je ne la considère comme un modèle à imposer aux autres. **Les créations spontanées sont, selon moi, bien moins redoutables que l'anglais, parce qu'elles sont internes.**

Le verlan

Prenons un échantillon. Il a des lois très précises. Comme tout mode d'expression, il est inséré dans une systématique. Je prends le mot « mère » : il est monosyllabique. Le verlan permute les syllabes. Or, pour permuter, il me faut deux syllabes. Donc on va faire différentes opérations. D'abord, une disyllabisation : mère devient « mè-reu ». Deuxième opération : permutation, d'où « mè-re » devient « reumè ». Troisième opération : troncation ou apocope, et par conséquent « reumè » donne « reum ». Autre exemple : « flic ». Il est monosyllabique, je ne peux rien en faire. Je le disyllabise en « fli-keu », je le verlanise en « keu-fli », je le tronque en « keuf ».

Il y a donc trois règles que l'on applique. Le verlan est donc extrêmement intéressant. J'ai moi-même écrit dessus. J'ai introduit longuement un dictionnaire d'un de mes élèves et amis sur le verlan des cités. Et cela m'intéresse beaucoup. Encore une fois, les linguistes ne sont pas des puristes : ils observent les faits. Le verlan est né à partir du français. Il répond à trois motivations principales : l'une est identitaire, l'autre est ludique, la dernière est purement cryptique ou à fin de dissimulation. La motivation identitaire est celle de ce foisonnement de langues particulières dans les cités des grandes villes comme Paris, Lyon, Marseille ou Lille, à savoir un foisonnement de langues par lesquelles des communautés, rejetées par le racisme ambiant malheureusement pratiqué par beaucoup, cherchent à

s'identifier à travers une langue qui est à eux, et qui, par sa semi-opacité, n'appartient qu'à eux. Le côté ludique est très clair : on s'amuse du fait de parler différemment des autres. Le côté cryptique, c'est l'installation d'une connivence minimale par la langue, connivence alimentée par le fait qu'on n'est pas compris des non-initiés, et donc que l'on cache ce que l'on s'est dit.

Le créole

Pour ce qui est du créole, il en va de même, avec un contexte tout à fait différent. Vous savez que ce sont les négriers qui ont fait la beauté et la richesse de villes portuaires comme Nantes (qui a, il y a quelques années, fait amende honorable en réalisant un très beau musée sur l'histoire de l'esclavage) et d'autres villes de France. Ces gens allaient acheter pour quelques verroteries sans aucune valeur, à des roitelets locaux eux-mêmes esclavagistes, des pauvres malheureux qu'ils arrachaient à leurs villages, et dont beaucoup, de désespoir, se jetaient à la mer durant leur transport. Seuls survivaient les plus robustes, qu'on emmenait dans les plantations, dans ces sociétés plantocratiques et ploutocratiques. Ces esclaves, on les mélangeait pour éviter le marronnage (fuite dans la brousse). Dès lors, ils se trouvaient en situation de privation linguistique. Ils ont donc inventé, c'est-à-dire sécrété, une langue nouvelle d'après l'imitation de la langue des patrons blancs. C'est ainsi que sont nées les langues créoles. Ils ont inventé des langues, de toutes pièces, afin de communiquer. Mais ce sont aussi des langues dont la structure est très proche de celles qui existent dans les langues africaines.

Il est inutile de vous dire que la créolistique est aujourd'hui une discipline de pointe. On a donc des communautés qui inventent de nouvelles langues en répondant à ce que j'appelle « l'urgence communicative ». Le petit enfant humain abandonné dans une brousse sans personne, qui aurait la chance d'être nourri par des animaux qui l'auraient pris pour un des leurs, meurt, faute de communication verbale. L'humain a un besoin vital de communication par la langue. Ceci est vrai à l'échelle d'une communauté entière autant que d'un individu. On a cette même nécessité.

Qu'en est-il de la langue de bois ? (Rires.)

Une des caractéristiques de la langue de bois est qu'elle abonde en substantifs (il s'agit d'une définition linguistique). Lorsque je dis quelque chose avec un verbe, je peux aussi nominaliser ce verbe en un nom ; dès lors, l'énoncé n'est pas terminé. Si je dis « l'Union soviétique existe », on peut me dire que non, elle n'existe pas. Si je dis « l'existence de l'Union soviétique », l'énoncé n'est pas terminé ; du fait que j'ai laissé apparaître comme allant de soi le nom qui vient d'un verbe, je ne peux plus être contesté, car l'auditeur ne peut pas contester une phrase qui n'est pas terminée, et qui appelle un verbe.

Dans les discours néostaliniens, il y avait beaucoup de substantifs. C'est un des éléments principaux de la langue de bois. Analysez les discours politiques et vous verrez que l'on y trouve beaucoup de noms et relativement peu de verbes. Parce que les noms ne nous engagent pas, alors que les verbes nous engagent un peu plus.

Je ne comprends pas pourquoi un pays qui défend les différences et veut promouvoir sa culture n'a pas signé, quand il en avait l'occasion, la Charte des langues régionales.

Le gouvernement d'un homme tout à fait respectable, qui ne s'est pas encore relevé du très grand chagrin que lui a causé une déception électorale, monsieur Jospin, avait signé la Charte des langues régionales. Mais le Conseil constitutionnel l'a déclarée non constitutionnelle. La France a été à deux doigts de signer cette charte. Aujourd'hui, nous sommes encore en attente.

Les arguments de ceux qui sont contre consistent à dire que si l'on fait ce qui est demandé par Budapest par exemple, ou Bucarest, cela signifie qu'un individu qui veut plaider devant un tribunal en bourguignon pourra le faire et que si le président ne comprend pas, l'individu devra se faire aider par un traducteur payé par le tribunal. En ce qui me concerne, je n'en perdrais pas le sommeil. Il y a en France une vieille mentalité tout à fait hostile à cela, et cette mentalité est forgée notamment par l'école. Mais elle est aussi forgée par autre chose. Si vous me permettez un rappel historique : au plus fort de la Terreur, quand le Comité de salut public dirige le gouvernement d'urgence, on envoie en tournée en France l'abbé Grégoire, homme admirable, qui n'a jamais été inquiété car il était le plus révolutionnaire des révolutionnaires. On avait toute confiance en l'abbé Grégoire. On l'envoie faire un tour de la France des patois et des langues régionales. En même temps que lui, le député Barère. Et tous les deux rapportent que la contre-Révolution parle en breton, les ennemis de la République parlent en basque, les amis du roi parlent en italien (manière méprisante de désigner le corse), etc. Dans ces conditions, la Convention montagnarde décrète toute une série de mesures contre les langues régionales ; et cela, malheureusement, a été l'acte par lequel on a commencé, même si on l'avait déjà fait avant, à pourchasser les langues régionales. Pourquoi ? Les raisons en sont simples. La Révolution était prise en étau par toutes les armées européennes. L'urgence a été une des raisons principales.

C'est une raison propre à la France.

Je suis charentais, saintongeais plus précisément. À l'initiative de certains universitaires, le poitevin-saintongeais a été créé il y a quelques années. Ils viennent de créer des livres et même un dictionnaire de poitevin-saintongeais. Je voulais savoir ce que vous pensiez de ce que je crois être une imposture, puisque le poitevin-saintongeais n'existe pas. D'autre part,

j'ai l'impression qu'à force de chercher à sauver des langues, on aboutit à des situations comme en Bretagne, où des jeunes qui apprennent le breton à l'école ne peuvent plus parler avec leurs grands-parents.

Je comprends ce que vous voulez dire. Le breton ou le basque unifiés ne sont gênants que dans la mesure où ce n'est la langue de personne.

Il est bien évident que l'idée qu'on a eue dans cette passion qu'on avait de ressusciter ces langues, c'est de leur donner une sorte d'unité. Mais du coup, comme elles sont dispersées en usages différents, on a créé des artefacts. Et c'est vrai que de paysans basques ne se reconnaissent pas dans le basque unifié car il ne correspond à aucun des dialectes basques. C'est la même chose pour le breton.

Je comprends votre position. Mais ce qui menace les parlers régionaux, c'est moins le fait de les unifier à travers une norme, que la violence très forte de l'enseignement scolaire, que la tradition du pouvoir qui est totalement hostile aux langues régionales dans leurs diversités.

Il y a aussi cette idée que, si la France veut être crédible dans la promotion du français, il faut qu'elle fasse le ménage chez elle. Car les étrangers pourront nous dire qu'avant de vouloir promouvoir le français, il faudrait commencer par promouvoir ses langues régionales. C'est un argument excellent, auquel il est difficile de répondre.

Plus que les artefacts, je crois que l'école devrait faire des efforts afin de convaincre les parents de transmettre. Le commencement de la mort d'une langue, c'est le défaut de transmission, comme je l'ai déjà dit. Les langues régionales ne sont certes pas très accueillies dans le monde du travail, mais ce sont des éléments importants de l'identité.

Quelle forme prennent plus concrètement les intrusions de l'anglais dans la langue française ?

Prenons l'exemple du mot « e-mail » : c'est l'abréviation anglaise de « *electronic mail* ». En français, nous avons « courrier électronique », qui en est le décalque exact, sauf que l'adjectif se place après, et qui s'abrège tout à fait joliment et simplement en « courriel », que je vous engage à adopter désormais!

Que pensez-vous de l'espéranto qui se veut être une langue universelle ?

Ludwik Lejzer Zamenhof, l'inventeur de l'espéranto, était un ophtalmologue qui vivait à Bialystok, ville polonaise sous autorité russe. Quand il rentrait dans son ghetto, il était malheureux de voir que dans son cabinet ainsi qu'en dehors du ghetto, dans ses relations avec les gens, on parlait en polonais, en russe, en allemand ou d'autres langues de l'Europe. Il a donc eu l'idée de créer une langue universelle. Nous sommes à une époque très internationaliste, à la fin du XIXe siècle. On songe à répandre des idées acceptables pour tous. Il décide d'inventer une langue qui rallie tout le monde. C'était une idée

généreuse. Il prend des racines latines. Il prend aussi des racines grecques, des mots russes. Il constitue ainsi l'espéranto, qui est un ensemble hétéroclite. Il se trompait, néanmoins, sur un point essentiel. Il n'est pas vrai que la communauté de langue puisse mettre fin aux conflits. L'inverse, qui consisterait à dire que la différence entre les langues en entraînerait, est faux aussi.

Les Serbes et les Croates parlent presque la même langue ; ce n'est pas pour cette raison qu'ils s'entendent. À l'inverse, de nombreux cas montrent que des gens parlant des langues très différentes s'entendent très bien. On ne peut que récuser cette vision idéaliste de l'union par la langue. Par ailleurs, une langue comme l'espéranto est une négation de la diversité. Aujourd'hui, l'anglo-américain a pris la place de l'espéranto. Il prend toujours plus de place. Et si je n'avais qu'un mot à dire pour finir, je vous dirais :

« ***Révoltez-vous !*** »

L'université des Bistrots /
L'Abbaye du Jouïr /
Corbigny /
mars 2010.

Dans la même collection

James Anderson, présenté par Bruno Étienne, *Les Constitutions d'Anderson*
François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*
Alain Badiou, *D'un désastre obscur. Droit, État, politique*
Gilles Berhault, *Développement durable 2.0. L'Internet peut-il sauver la planète ?*
Isabelle Cassiers, *Redéfinir la prospérité. Jalons pour un débat public*
Pierre Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les société primitives*
Daniel Cohn-Bendit, *Forget 68. Entretiens avec Stéphane Paoli et Jean Viard*
Pierre Conesa, *Guide du paradis. Publicité comparée des au-delà*
Boris Cyrulnik, Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*
Rachel Delcourt, *Shanghai l'ambitieuse*
Jean-François Gleizes (dir.), *Comment nourrir le monde ?*
Jean-François Gleizes (dir.), *La fin des paysans n'est pas pour demain*
Michel Griffon, *Pour des agricultures écologiquement intensives*
Françoise Héritier (avec Caroline Broué), *L'identique et le différent*
Bertrand Hervieu, Jean Viard, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*
Bertrand Hervieu, *Les orphelins de l'exode rural*
Bertrand Hervieu, Jean Viard, *L'archipel paysan. La fin de la république agricole*
Albert Jacquard, Guy Bedos, *La rue éclabousse*
François Jost, Denis Muzet, *Le téléprésident. Essai sur un pouvoir médiatique*
Kou Houng Ming, *L'esprit du peuple chinois*
Julia Kristeva, *Seule une femme*
Julia Kristeva, *Colette, un génie féminin*
Paul Lafargue, *La religion du capital*
Ettore Lo Gatto, *Le mythe de Saint-Petersbourg*
Rosa Luxemburg, *La révolution russe*
Dominique Méda, *Travail, la révolution nécessaire*
Philippe Meirieu, Pierre Frackowiak, *L'éducation peut-elle être encore au cœur d'un projet de société ?*
Éric Meyer, *Voir la Chine du haut de son cheval*

Edgar Morin, *Dialogue sur la connaissance*
Manuel Musallam (avec Jean-Claude Petit), *Curé à Gaza. Un juste en Palestine*
Pierre Musso, *Sarkoberlusconisme, la crise finale ?*
Denis Muzet, *La mal-info. Enquête sur des consommateurs de medias*
Pierre Rabhi, *La part du colibri. L'espèce humaine face à son devenir*
Maximilien de Robespierre, *Discours sur la religion, la république, l'esclavage*
Donatien A. F. de Sade, *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*
Youssef Seddik, *L'arrivant du soir*
Youssef Seddik, *Nous n'avons jamais lu le Coran*
Mariette Sineau, *La force du nombre. Femmes et démocratie présidentielle*
François de Singly, *L'individualisme est un humanisme*
Benjamin Stora (avec Thierry Leclère), *La guerre des mémoires. La France face à son passé colonial*
Benjamin Stora, *Algérie 1954*
Didier Tabuteau, *Dis, c'était quoi la Sécu ? Lettre à la génération 2025*
Christian Vélot, OGM : un choix de société
Pierre Veltz, *Des lieux et des liens*
Jean Viard, *Le sacre du temps libre. La société des 35 heures*
Jean Viard, *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*
Jean Viard, *Penser les vacances*
Jean Viard, *Lettre aux paysans (et aux autres) sur un monde durable*
Jean Viard, *Éloge de la mobilité*
Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse*

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en août 2013
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition : 350
Dépôt légal : août 2013 pour la version papier
et octobre 2013 la version numérique

www.editionsdelaube.com